

Ce six juillet, il ne restait que quelques heures avant ton départ pour New York. Assis sur ta valise, dans cette file d'attente, pensées et inquiétudes étaient tes seules compagnes. Tu regardais les gens autour de toi. Où allaient-ils ? Allaient-ils revenir ? Et dans combien de temps ? Tu laissais la France poussé par l'espoir de trouver dans un autre pays un bout d'éternité. Tu avais pourtant longtemps hésité. Il était tellement facile de se contenter de vivre sans avancer, d'assommer l'imprévu par ces gestes enseignés mais jamais réfléchis, tout simplement d'écouter sa famille. Dans le hall d'embarquement un petit groupe de rabbins exécutait sa prière, les plus jeunes imitant les anciens. Un livre à la main, reggae dans les oreilles, tu déroulais tes pas devant les différentes boutiques de produits détaxés sans y prêter attention. Tu ne savais pas vraiment où tu allais.

L'avion a décollé. Assis près du hublot tu t'es simplement dit « Il est quand même dommage d'aller vivre à des milliers de kilomètres de chez soi pour se sentir enfin libre. » L'appareil a traversé les nuages en secouant amicalement ses passagers et la mer blanche cotonneuse s'est étendue sous ses ailes. Tu revoyais tes montagnes enneigées, la fenêtre de ta chambre d'où tu les contempiais, cette chambre immobile habillée des photos qui t'emmenaient déjà ailleurs, loin du bruit effrayant d'une porte qui claque. Une fillette criait, assise sur les genoux de sa mère juste à côté de toi. Cette mère qui ne cessait de répéter « tais-toi donc ! » La pitié pour cette femme devenue mère sans être adulte t'envahissait. Puis l'hôtesse t'a demandé si tu désirais quelque chose. Tu as dit « oui, de

l'eau. » pour éteindre ce feu mais tu pensais « du feu pour réveiller ce monde ! » Tu regardais ces centaines de personnes qui, toutes, comme toi, manquaient de place. Toi, tout simplement tu ne te sentais pas à ta place. Tu te voyais riche et célèbre et donc puni d'être assis là. Tu t'imaginais vivre comme un nomade, n'appartenant à personne. Tu te voyais surtout seul, tout à fait malheureux. Baudelaire disait « *Tu auras quarante ans et tu auras encore peur de ta mère.* » Etait-ce la peur qui te regardait fuir ?

Le commandant de bord prit la parole. Le vol allait durer environ huit heures, un repas allait être servi et un film projeté. Il annonça que la température à New York était de quatre-vingt-quinze degrés Fahrenheit. Un homme s'autorisa une réflexion à voix haute empreinte de colère « Il ne pourrait pas l'annoncer en Celsius ! » Tu t'es retourné : il était assez gros, le visage transpirant et des yeux sans lumière... un vrai tas de bêtise.

Il te tardait d'arriver et le voyage te semblait long. Le film ne t'intéressait pas. La tête contre le hublot, tu fixais l'aile de l'avion qui semblait te faire signe. Qu'est-ce qui te poussait à vouloir être acteur ? Tu te remémorais les heures passées devant l'écran de l'unique salle obscure du village de ton enfance, baigné de paysages d'Afrique, d'Amérique et d'Asie, subjugué par ces actrices, femmes magnifiques aux bras accueillants, émerveillé par ces voyages orchestrés, ces aventures humaines qui te tendaient la main. Tu ne voyageais pas par goût de l'exotisme mais pour épurer ton âme qui, au fil des années, s'était écorchée à longer sans lumière une muraille de principes. Tu ressentais un manque qui te poussait à partir, à ne pas défendre les couleurs d'un pays, d'une ville, d'un village. Tu avais décidé de vivre, de respirer à pleins poumons l'odeur du monde, d'entendre ce monde pour sentir enfin que tu lui appartenais.

L'avion allait atterrir à l'aéroport de John Fitzgerald Kennedy. Le sol américain se rapprochait progressivement. Dans quelle direction allait-il te faire rebondir ?

Au contrôle des passeports, un homme derrière toi se plaignait de ne voir aucun panneau explicatif écrit en français. Tu t'es retourné pour lui signaler qu'il n'y en avait pas non plus en roumain, ni en zoulou. Ton humour n'est pas passé ou alors très haut au-dessus de sa tête. Grâce à lui, tu compris que te plonger dans une langue étrangère allait être reposant. Le douanier te demandait où tu allais. Il te faisait répéter. Il souhaitait savoir combien de temps tu comptais rester dans ce pays. Montrant ton billet de retour comme justificatif, tu répondais deux semaines tout en sachant que deux semaines plus tard tu regarderais passer ton avion pour la France de ton appartement de Manhattan. Tu n'avais pas de visa long séjour, tu avais essayé d'en obtenir un que l'on t'avait refusé sans prendre le temps de t'écouter alors tu avais décidé de t'en passer, comme tous les milliers d'expatriés en situation illégale aux Etats-Unis. Tu allais vivre sans sécurité sociale, sans aide de l'état, sans payer d'impôt. Tu allais devenir un citoyen du monde dans cette ville aux mélanges sans pareil qu'est New York City.

Ta plus grande aventure humaine allait commencer. C'est alors que la terre se mit à trembler puis, dans l'instant s'immobilisa. Tout te revenait en mémoire, ton passé s'affichait devant toi propulsé par cette peur de l'inconnu que tu n'arrivais pas à maîtriser. Des visages défilaient devant tes yeux, tous ceux que tu avais laissés derrière toi mais surtout un qui restait accroché à ta mémoire, celui de Léa. Tu le savais désormais, avec une certitude inébranlable, Léa t'avait sauvé la vie ! Jeune homme de vingt neuf ans, les pieds rivés dans cet aéroport, tétanisé par ce que tu allais être autorisé à découvrir, tu étais le rescapé de son amour donné sans compter et sans hypocrisie. Cet amour dont tu t'étais imbibé sans t'en ren-

dre compte t'avait armé du courage nécessaire pour rompre les liens qui te maintenaient prisonnier. Est-ce cela l'aboutissement d'une vie humaine : en sauver une autre ? Tu as sursauté. Une personne t'a bousculé, tu as lâché ton sac. Tu étais en nage et tu tremblais. Tu as allumé une cigarette, la première depuis plus de neuf heures. Il était temps de prendre le bus pour rejoindre Manhattan.

Cela faisait un mois que tu logeais chez un ami, Marc, qui vivait à New York depuis plusieurs années. Tu l'avais rencontré lors d'un voyage en Afrique, dans une auberge insalubre où la solitude et la quête d'aventures avaient croisé vos chemins. Il habitait à Manhattan un appartement au vingtième étage d'un immeuble magnifique, situé entre la première et deuxième avenue sur la quarante et unième rue. Il s'agissait d'une petite place, Tudor City, adjacente au bâtiment de l'Organisation des Nations Unies en face duquel il travaillait. Il t'avait proposé de t'héberger, le temps de trouver un travail. L'immeuble était d'un très bon standing avec grooms, supérette, poste, salle de gymnastique et laverie. Un confort à l'opposé de celui de ton petit studio parisien avec concierge sans sourire. Cet appartement lumineux contemplait le Chrysler Building. De l'autre côté de la rue s'élevait un immeuble impressionnant en forme de pyramide avec à son sommet des chevaux en pierre. L'architecture new-yorkaise t'obligeait à lever enfin la tête.

Tu es arrivé à l'hôtel Bikman avec un peu de retard. Le bar-restaurant était situé sur le toit d'un immeuble. Marc était installé à une table en extérieur. Les deux premières Margarita étaient déjà commandées. La vue s'étendait du Queens au sud de Manhattan. La sensation de dominer cette ville correspondait parfaitement à ton état d'esprit. Un mois auparavant, vos retrouvailles s'étaient amorcées à cette même table. Vous vous étiez rappelés votre passé commun, ces moments de joie et d'exode. Il t'avait parlé

de son travail, de ses responsabilités au sein de l'UNICEF, de ses différents voyages pour défendre les droits des enfants dans le monde, puis avait machinalement ouvert les vannes de la colère qu'il déversait régulièrement sur sa famille pour apaiser son amertume. Vous étiez conscients que vous vous étiez éloignés du cercle familial, chacun à votre façon, pour échapper à son emprise, à ce lien infantilisant qui limitait vos gestes, à ce manque de considération d'individu devenu adulte, libre de ses choix. Vous étiez en manque de reconnaissance !

Quelques verres plus tard, les femmes étaient au cœur de votre discussion. Grandes frayeurs, elles étaient le symbole de vos désirs violents mais tellement menaçants. Femme et enfants... tu les imaginais autour de toi. Tu te voyais même vieillir à leurs côtés. L'alcool gommait tes cicatrices ! Hors de ce songe, cet engagement te faisait peur. Tout comme Marc qui se protégeait instinctivement de cette sensation d'abandon subie dans ses premières années de vie où sa mère l'avait laissé dans les bras de son père.

L'estomac surchargé, vous avez regagné l'appartement à pied. Cet excès d'alcool te maintenait dans un état de conscience apaisée. Tu te sentais bien loin de tout, seul évidemment mais possédé par un sentiment de liberté absolue.

Cette nuit-là fut assez agitée. Le bruit de la ville t'empêchait de dormir. Les camions de pompiers, aux sirènes stridentes, semblaient traverser l'appartement à chacune de leur sortie. Face aux fenêtres, allongé dans ton canapé-lit, tu contemplais les lumières des différents buildings qui eux aussi alternaient le clair et l'obscur.

Les jours s'enchaînaient à toute allure. La vitalité de cette ville te propulsait au devant de tes désirs et t'enivrait d'ambition. Certaines soirées étaient réservées à tes cours de théâtre. Aux côtés de Lynette, ton professeur, tu entamais ta nouvelle vie, un quotidien chargé d'expression, de sentiments témoignés, de gestes spontanés. Sur cette scène, face à toi-même, tu entendais enfin ta voix. Dans son écho, tu imaginais ta mère en larmes. Tu ne l'avais jamais vu pleurer. Quelques larmes d'admiration, cela t'aurait suffi. Petit bout de femme rehaussée dans son fauteuil, matrone de ce foyer sécurisé, Lynette nourrissait d'encouragements et de compliments sa tablée d'adoptés. Elle vous accompagnait chaque soir dans son art avant de vous border d'énergie créatrice. Auréolé de son attention, s'abandonner devenait sans danger.

Tu profitais du reste de tes journées pour visiter New York. Tu prenais souvent le chemin des quartiers les plus connus du sud de la ville. Tu te plongeais régulièrement dans chacune de leur atmosphère si singulière. L'été était étouffant. La température dépassait les trente degrés. L'air était chaud et humide. Près de chez toi, un petit coin de verdure, Bryan Park, était devenu ton endroit de prédilection pour la lecture et la réflexion, un havre de paix où le corps et l'esprit d'un commun accord cessaient toute activité démoniaque. Dans ce parc le soir, de vieux films américains étaient projetés en plein air. « Fenêtre sur cour », « La mélodie du bonheur », « La comtesse aux pieds nus » maintenaient tes yeux grands ouverts et te rafraîchissaient de leur magie. La part de rêve dans laquelle

tu t'étais enfermé enfant t'avait conduit instinctivement dans une salle de cinéma où, durant quelques heures, tu te détachais sans remords de l'univers qui régissait tes souffrances. Ces projections au grand air t'offraient les mêmes sensations. Peu importait le lieu, le cinéma avait cet effet apaisant et reconstituteur que tu recherchais en permanence. Il représentait pour toi le monde des sentiments et des comportements humains autorisés.

Il était temps de trouver du travail. Tu n'avais plus beaucoup d'argent. Tu avais surtout envie de compléter ton aventure, de rencontrer de nouvelles personnes, de créer d'autres liens. C'est Marc qui t'informa qu'un de ses amis, patron d'un restaurant français, cherchait un barman. Le restaurant était à vingt minutes à pied de chez toi sur la cinquante-sixième rue. Tu ne savais pas ce que tu allais y trouver, c'est cela qui était le plus insupportable pour toi. Cette sensation s'associait à la culpabilité d'entreprendre une aventure qui te semblait interdite. Devant l'enseigne « La Belle Epoque », tu hésitas à pousser la porte. Personne n'était là pour te juger, alors tu entras.

Tu découvris un restaurant rappelant les petits chalets de montagne. De petites tables étaient placées les unes très proches des autres. Les murs étaient d'un drapé rouge vichy. C'est l'odeur de la fondue qui te marqua le plus. Le restaurant était plein à craquer. Les serveurs allaient et venaient à toute allure. Tu avanças péniblement jusqu'au bar. Tu remarquas une autre pièce dans le fond ainsi qu'un escalier qui menait à l'étage. C'était bientôt la fin du service de midi et la majorité des gens repartait travailler. Tu attendis quelques minutes que le rythme ralentisse pour pouvoir demander à parler au manager. Tu rencontrais Céline qui malgré l'agitation prit le temps de t'écouter. Elle était charmante et tellement souriante. Tu lui fis part de ta demande. « Tu tombes bien ! » te dit-elle. Suite au départ d'une jeune fille, il manquait quelqu'un pour travailler derrière le bar. Vous avez discuté quelques instants et malgré ton ignorance du métier de barman, ton absence

d'autorisation de travail, elle décida de t'engager. Le rendez-vous était pris pour le lendemain. Tu allais passer quelques jours à être formé sur le tas avant de commencer à voler de tes propres ailes.

Tu ne l'appris que quelques mois plus tard, mais ce jour-là tu fus engagé pour ton aura. Céline t'avait trouvé rayonnant de joie et de vie. Tout n'était donc pas éteint en toi. Drôle de dualité ! Ton aspect extérieur semblait être à l'opposé de ce que tu ressentais au plus profond de ton être. Cette joie de vivre jaillissait d'un corps et d'une âme cramoisie. Faisais-tu semblant ou bien cette lueur de vie existait-elle vraiment en toi ? Cette flammèche avait-elle la capacité de brûler tout ce bois mort ? Ce combustible était-il suffisant pour te propulser vers la lumière, dans cette éternité que représentait pour toi la vie ?

Elle te fit visiter le restaurant, te présenta au staff. Tu découvris deux autres salles à l'étage ainsi qu'une terrasse. Tu fis la connaissance de serveurs et serveuses de toutes nationalités. L'équipe en cuisine était aux couleurs du Mexique et celle dirigeante entièrement française. Tu n'eus pas le temps de retenir tous les prénoms mais au milieu de ces présentations tu entendis simplement « bonjour, moi c'est Talia ! » Elle dévala l'escalier en oubliant des marches. En un centième de seconde tu fus conquis par sa vitalité, par cette énergie qui te faisait défaut mais que tu recherchais tant chez les autres, ce courant entraînant, cette force qui maintient la tête hors des flots.

Tu sortis du restaurant le cœur soulagé d'avoir trouvé un emploi. A présent, ta vie new-yorkaise reposait sur des fondations. Tu allais pouvoir consacrer ton temps libre à tes envies de découvertes, de rencontres et de partage... en un mot t'enrichir.